

Je suis physionomiste. Je vois qu'on peut se fier à vous, que vous n'êtes pas homme à tromper qui vous oblige, à me faire perdre mes galons et ma Marie-Louise, et à me faire envoyer pour huit ans aux Philippines. Bah ! quand j'ai vu vos yeux de brebis et votre teint de pierrot, je me suis dit tout de suite : Robreno, mon ami, tu n'a pas été heureux avec les femmes, et ce pauvre diable qui tire la langue doit avoir bu au même verre que toi. Les femmes, voyez-vous, sont comme les chèvres ; aussi longtemps qu'on les laisse lécher du sel sur la main, tout va bien, mais quand il n'y a plus de sel, elles vous donnent un coup de corne qui vous tient dans les reins pour le reste de vos jours. Voilà pourquoi vous m'êtes sympathique, jeune homme ; et maintenant en route.

—Encore une fois, merci, mon ami, dit le jeune homme touché de cette franchise. Je n'oublierai pas...

Un cri de joie poussé en même temps par les douze soldats l'interrompit. Une cabane entourée d'arbres et de vignes venait tout à coup d'apparaître à l'horizon. Cachée dans un pli du terrain, elle s'était jusqu'alors dérobée aux regards.

—Quelle est cette habitation ? demanda le sergent,

—C'est le moulin du carrefour, répondit le jeune homme, qui paraissait connaître les êtres de la localité.

—Qui l'occupe ?

—Le meunier, sa femme, son fils et ses gens.

—Et du moulin au village de la Chênaie, il y a...

—Une demi-heure de marche.

—Ça se fait d'une haleine.

Le moulin était assis sur le penchant d'une colline, à mi-côte. Les soldats en firent l'assaut comme s'il se fût agi de déloger une compagnie de factieux. Le sergent les suivit par esprit de corps. Le jeune homme formait l'arrière-garde.

Sur le bas de la porte se trouvait une femme d'une quarantaine d'années, ronde comme une pomme, et rouge comme un coquelicot. A ses grands pendants d'oreilles en or, à son jupon de drap fin, on devinait la meunière. Plus loin, quelques garçons mesuraient et blutaient le grain répandu sur l'aire. Assis à la fenêtre de l'habitation, un jeune homme tenait un livre à la main.

En un clin d'œil les soldats avaient gravi la côte.

—Salut, dit Robreno en abordant la femme. Dieu vous ait en sa sainte garde, padrona. Y a-t-il par ici un coin de logis où nous puissions pour une heure échapper aux caresses du soleil, et une tasse de jus de raisin pour nous humecter le gosier ?

—Vous ne pouviez mieux tomber, mes enfants, que chez la tante Paca.

—Merci. Dieu vous le rendra.

La meunière rentra pour donner des ordres. —D'où venez-vous, sergent ? demanda le jeune homme qui était à la fenêtre.

—De Salamanque.

—Et comptez-vous rester longtemps ici ? dit une des filles de service qui s'était approchée.

—Je l'ignore, ma petite reine, répondit le sergent avec un sourire. Mais en ma qualité de commandant en chef de ces braves, je viens me mettre aux ordres de l'alcade de ce village et des lieux circonvoisins pour conduire à destination les jeunes gens d'ici qui ont eu le privilège de trouver une boule noire dans le sac à milice.

—Vous venez chercher les recrues ?

—Mon fils Rafael, dit la meunière, qui venait d'arriver avec une énorme cruche de vin, deux gros pains et un panier de figues sèches.

Et elle indiqua du geste le jeune homme qui lisait.

—Tel que vous le voyez, il vient d'achever ses études de droit, et il sera, s'il plaît à Dieu, avocat demain.

—Il est en âge d'être soldat, dit le sergent.

—Soldat ! fit la mère avec une moue. J'ai, Dieu merci, quelques pièces rondes dans un coin de mon tiroir pour lui acheter un remplaçant.

—Voilà bien toutes les mères, s'écria le sergent. Vous me rappelez la mienne, padrona. La pauvre femme habite San-Lucar, et je parierais un douro contre un maravedis qu'au moment où je vous parle elle fait brûler un cierge de huit cuartos à saint Antoine pour me garder des mauvaises compagnies et de la male mort. Je gage qu'à ce moment même il coule assez d'eau de ses yeux pour en remplir le Guadalquivir, s'il venait à être mis à sec.

—Allons, allons, dit la tante Paca, voilà de quoi noyer vos chagrins ; et elle lui tendit un verre rempli jusqu'au bord.

—A votre santé, padrona, et à celle de votre héritier, repartit Robreno tandis qu'il vidait le verre d'un trait.

Les soldats, sur un signe de leur sergent, s'étaient débarrassés de leurs armes et les avaient disposées en faisceaux. Puis ils avaient pris place sous les arbres et s'étaient mis en devoir de ne pas laisser moisir le régal de la meunière.

A ce moment le paysan qui avait fait partie de la troupe commandée par Robreno, et qui avait peu à peu suivi ses compagnons, se montra à proximité du moulin. Le jeune homme qui était à la fenêtre venait de lever la tête. Il eut un moment d'incertitude, puis, jetant son livre, il sauta par la fenêtre et alla se précipiter dans les bras du nouvel arrivant.

—Diégo ! s'écria-t-il.

—Rafael !

Ils se tinrent un moment étroitement entrelacés.

—Enfin, te voilà, tu nous reviens comme l'enfant prodigue.

—Je ne reviens pas, je m'en vas.

—Tu t'en vas ?

—Oui.

—Je ne saisis pas.

—J'ai à payer la dette du sang.

—Comme moi, repartit Rafael ; mais ton père est riche, et...

—Mon père, interrompit Diégo en essayant de sourire... Mais parlons d'autre chose.

La tante Paca revint chargée d'un second broc de vin qu'elle remit aux soldats. En passant devant Diégo, elle le dévisagea.

—Seigneur du ciel ! s'exclama-t-elle. Diégo ! mon fils ! toi !...

—Oui, moi, tante Paca, dit le jeune homme avec mélancolie et en lui tendant la main.

—Tu as été malade ! Vas-tu mieux ? As-tu faim ? Es-tu fatigué ? Entre donc. Tu vas partager notre repas.

La meunière avait pris le bras du jeune homme et l'entraînait.

—Merci de tout mon cœur, tante Paca, dit-il, mais je ne puis entrer chez vous sans une permission du sergent.

—Tu ne peux pas entrer chez moi ? Et pourquoi ?

—Parce que je ne suis pas libre, parce que je suis sous mandat d'arrêt.

—Sous mandat d'arrêt ? avait dit en même temps Rafael.

Le sergent intervint :

—Ce n'est rien, dit-il, ou peu de chose, en tout cas. J'ai charge de remettre ce jeune homme à l'alcade, voilà.

—A l'alcade ? s'écria Paca en riant ; mais l'alcade, c'est son père.

—Mon père ? dit Diégo avec étonnement.

—Son père ? ajouta Robreno, non moins ébahi.

—Oui, il y a deux mois il a été nommé aux dernières élections, continua Rafael.

—Si l'alcade est son père, reprit gravement le sergent, toute objection est levée. Entrez, mangez, buvez, faites ce que vous voudrez, jeune homme. Je vois bien qu'en arrivant au village tout cela s'arrangera.

—Merci, sergent, dit la tante Paca. Sachez, d'ailleurs, que je réponds de lui sur ma tête.

Et comme Diégo hésitait encore :

—Viens donc, dit-elle, les plats seront froids.

V

LE RÉCIT.

La fatigue et le vin aidant, les soldats, couchés sous les grands arbres plantés devant l'habitation du meunier, s'étaient l'un après l'autre profondément endormis. Le sergent lui-même avait cédé au sommeil. Quant à Diégo, après avoir fait honneur au repas improvisé par la tante Paca, il avait suivi Rafael dans sa chambre, où la meunière avait eu soin de faire monter quelques bouteilles de ce vin vieux qu'on ne déguste qu'aux grands jours.

—Et maintenant, dit Rafael quand ils furent assis, conte-moi tout au long ce que tu es devenu depuis trois mois que tu as quitté la Chênaie.

Diégo rapporta l'insuccès de son entrevue avec Marie, son désespoir quand la nièce du curé lui avait juré de ne plus le revoir avant sa réconciliation avec son père, sa fuite du village, sa rencontre avec Romuald, qu'il avait forcé de lui céder le cheval favori de don Gaspard.

—Je piquai des deux, continua-t-il, laissant à ma monture la bride sur le cou. L'animal, comme s'il eût compris ma pensée et mes desirs, bondit en avant et s'élança dans le sentier périlleux qui menait à la montagne. Je le laissai aller sans le diriger. Que m'importait, d'ailleurs, où il me conduirait ? Je n'avais qu'un but, m'étourdir jusqu'à ce que la fortune me jetât dans un précipice.

Instinct ou hasard, mon cheval m'aidait merveilleusement à accomplir ce dessein. Il allait comme un ouragan, franchissant les fossés et les ruisseaux, montant et descendant les pentes raides, les naseaux fumants, l'écume à la bouche, m'emportant je ne savais où dans sa course vertigineuse qui se poursuivit toute la nuit.

Aux premières lueurs de l'aube nous nous trouvâmes dans une vallée inculte, coupée de ravins. Je lançais autour de moi un regard investigateur pour m'orienter ; mais, quoi que je fisse, ce site me demeurait complètement inconnu. Les forces de mon cheval commençaient visiblement à s'épuiser ; ses flancs pantelaient, sa respiration était haletante, sa robe fumante. Je l'arrêtai et mis pied à terre, le laissant paître en liberté. Je m'assis au pied d'un grand orme.

Cette solitude, ce silence, ces rocs escarpés qui encaissaient la route, tout me conviait à la méditation et au découragement. Une pensée criminelle traversa mon esprit. Je me demandai si, au lieu de songer à me reconcilier avec cette société qui me réprouvait, je ne ferais pas mieux de rompre moi-même avec elle à jamais et d'imiter ces brigands dont les exploits inspiraient la terreur en rendant leur nom fameux. Leur vie errante et vagabonde, mais libre comme l'air, cachée comme les retraites qui leur servent d'abri, pleine d'imprévu et d'aventures, m'apparaissait sous les chimériques couleurs de la poésie.

A suivre.